

argument that East Germany and the Soviet Union are at the same point in development. This appears to me doubtful, in view of the preponderance of machinery and equipment in East German exports to the USSR, and the weight of fuels and raw materials in Soviet deliveries to the GDR.

Unfortunately the tables used as the core of this second section are somewhat difficult to follow. They are printed in the same type as the text and with the same spacing (no doubt to save money) and since they contain much data usually end up several pages away from their explanatory text. The tables are always organized alphabetically, by country, rather than by the size of the key variable, which is the usual practice, and the Kendall coefficient of concordance is always buried somewhere in the text, rather than indicated on the table itself.

I cannot agree with Professor Griffith when he asserts in his preface that this is «an important contribution to the study of the contemporary political scene in Eastern Europe» but I would argue that Kintner and Klaiber have made a serious effort to understand the complex process of change in that area and that others with comparable ambition would be well advised to look first at their work before plunging in.

Wayne State University

R. V. BURKS

James Barros, *Betrayal from Within. Joseph Avenol, Secretary-General of the League of Nations, 1933-1940* - New Haven, Yale University Press, 1969, pp. XIV-289.

Le secrétaire général de l'organisation mondiale (de la Société des Nations, puis de l'Organisation des Nations unies) n'est qu'un fonctionnaire, le premier des fonctionnaires internationaux. Pourtant, sur la scène internationale, il prend des allures de chef d'un gouvernement mondial. Ce phénomène est lié à la montée, au XXe siècle, d'une technocratie internationale, dont l'auteur de ce compte rendu a étudié dans un livre (*Le rôle des experts à la Conférence de la Paix de 1919*, Ottawa, 1972) les premières manifestations.

La personnalité des différents secrétaires généraux qui se sont succédés à la tête de l'organisation mondiale depuis 1919, a inspiré dernièrement plusieurs ouvrages, dont ceux d'A. W. Rovine (*The First Fifty Years, The Secretary-General in World Politics, 1920-1970*, Leyden, 1970), M. C. Smouts (*Le secrétaire général des Nations unies*, Paris, 1971), M. W. Zacher (*Dag Hammarskjöld's United Nations*, New York, 1970). L'originalité, si l'on peut dire, de l'ouvrage de James Barros consiste dans la violence de son attaque contre le deuxième en date des secrétaires généraux, le Français Joseph Avenol. Le titre du livre est à la mesure de cette exécution morale. Pour ce faire, l'auteur se fonde largement sur les témoignages d'anciens collaborateurs de la «victime» et notamment sur celui du diplomate grec Athanase Aghnidès, sous-secrétaire général de la S.D.N.

Ce que le livre reproche essentiellement à Avenol, c'est de n'avoir pas dressé la Société des Nations contre les ambitions des puissances révisionnistes et de n'avoir pas ainsi défendu la paix mondiale. Pourtant, ce réquisitoire incessant, de la première à la dernière page, semble se fonder sur un postulat qui laisse perplexe l'historien: la S.D.N. avait forcément raison et ses adversaires forcément tort. Or cette organisation mondiale (en fait surtout européenne) avait été dominée par les Anglais et les Français et avait été orientée au départ dans une direction contestable: défendre les acquis des vainqueurs et empêcher les vaincus de crier à l'injustice. On assimilait volontairement le maintien du statu quo des vainqueurs, au maintien de la paix. Par la suite, Londres et Paris durent faire une série de concessions, devant la pression des puissances contestataires, tout en essayant de conserver l'institution comme instru-

ment des pays qui avaient profité de la première guerre mondiale. Il n'est absolument pas prouvé que le respect intégral des traités de paix de 1919, fût toujours dans l'intérêt des petites nations, pas plus d'ailleurs que dans l'intérêt de certaines grandes puissances.

Or l'auteur soutient : a) que si la S.D.N. voulait défendre les intérêts des petites nations, il lui fallait défendre partout le statu quo; b) qu'Avenol était au service des grandes puissances, mais qu'il favorisait plus les Italiens et même les Allemands, à cause de ses sentiments hostiles aux Anglo-Saxons. Au sujet de cette dernière accusation, nous ne voyons vraiment pas pourquoi il aurait été bien d'être pro-anglais, mais mal d'être pro-italien, à partir du moment où l'on acceptait, comme Avenol, d'être un «great power agent» (p. 260).

L'auteur fait l'éloge du successeur, en 1940, d'Avenol, l'Irlandais Sean Lester, auquel il dédie même son ouvrage, en ces termes : «To Sean Lester...who...saved the dignity of the League of Nations» (p. V). Pourquoi? Avenol soutenait que l'Angleterre devait être exclue de la Méditerranée et que d'ailleurs il avait toujours été en faveur d'une nouvelle Europe, débarrassée des Anglo-Saxons comme des Russes. C'est un fait indéniable que l'idée d'Europe franco-allemande, sans Londres et sans la Russie, constituait depuis le XIXe siècle, un important courant de la pensée politique française.

Lester jouait, quant à lui, sur un autre tableau : «As time went on and the United States entered the war, Lester perceived another reason for maintaining the League. If the United States decided after the war that it desired an international organization for keeping the peace, at least the foundations of one would be there» (p. 257). Du point de vue de la petite nation, Lester était donc un «great power agent» tout autant qu'Avenol. D'ailleurs, ce dernier n'était pas en d'aussi bons termes avec l'Axe qu'on pourrait le penser, puisque le 31 décembre 1943 il se réfugia en Suisse, pour éviter d'être déporté par les Allemands.

Enfin, c) l'auteur soutient que l'échec de la S.D.N. est en grande partie imputable à Avenol. C'est donner à un homme qu'il considère de plus médiocre, une importance sur le déroulement des événements mondiaux, tout à fait disproportionnée avec son pouvoir réel. Si Avenol était médiocre, alors il était à l'image de l'organisation dont il avait la charge. D'ailleurs les grandes puissances n'ont pas intérêt à nommer un secrétaire général qui soit trop brillant, de peur que l'envie lui vienne d'intervenir dans la prise de décision, réservée aux Grands.

Néanmoins, comme pour les autres ouvrages de James Barros, cette étude nous semble importante essentiellement à cause de la richesse de la documentation sur laquelle elle se fonde.

*Université d'Ottawa*

DIMITRI KITSIKIS

Dimitri Kitsikis, *Le rôle des experts à la Conférence de la Paix de 1919. Gestation d'une technocratie en politique internationale*. (Ottawa, Canada: Editions de l'Université d'Ottawa. 1972. Pp. XII + 227.

Professor Kitsikis's new book is in a sense a continuation of his first book on the Peace Conference of 1919 (*Propagande et pressions en politique internationale. La Grèce et ses revendications à la Conférence de la Paix, 1919-1920*), but of course on the expanded theme of the role of the experts generally in the postwar negotiations.

As may be deduced from the slender size of this volume, one could not possibly expect a detailed study of the subject at hand; nonetheless, the author should perhaps have indicated in his Introduction how and why he intended to limit his study. This omission is com-